

Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

Coloured covers/
Couvertures de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured plates/
Planches en couleur

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Show through/
Transparence

Tight binding (may cause shadows or distortion along interior margin)/
Reliure serré (peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure)

Pages damaged/
Pages endommagées

Additional comments/
Commentaires supplémentaires

Copie originale restaurée et pelliculée.

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

Only edition available/
Seule édition disponible

Pagination incorrect/
Erreurs de pagination

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Pages missing/
Des pages manquent

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Maps missing/
Des cartes géographiques manquent

Plates missing/
Des planches manquent

Additional comments/
Commentaires supplémentaires

Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

A

BIOGRAPHIE

DE

M. FRANCOIS VEZINA

Caissier de la Banque Nationale

PAR

AUGUSTE BECHARD

Professeur de langues française, anglaise, etc.

ST.-ROCH DE QUÉBEC :
DES ATELIERS DU NOUVELLISTE

1878.

1878
(10)

B2416

PRÉFACE

L'esquisse biographique, contenue dans cette brochure, a paru dans les colonnes du journal quotidien LE NOUVELLISTE, publié à St.-Roch de Québec.

Cette étude, entreprise dans le seul but d'être utile à nos jeunes compatriotes, et faite au milieu d'occupations multipliées, a été lue avidement par tout le pays, si l'on en juge par les centaines d'abonnés que cette publication a procurées au journal dont nous avons le plaisir d'être le collaborateur, depuis bientôt six mois.

Nous sommes heureux de voir que notre travail, fait sans prétention, a rencontré l'approbation d'hommes aussi haut placés que ceux qui ont cru devoir nous féliciter, verbalement et par écrit, au sujet du choix d'un citoyen aussi universellement respecté que l'est monsieur François Vézina.

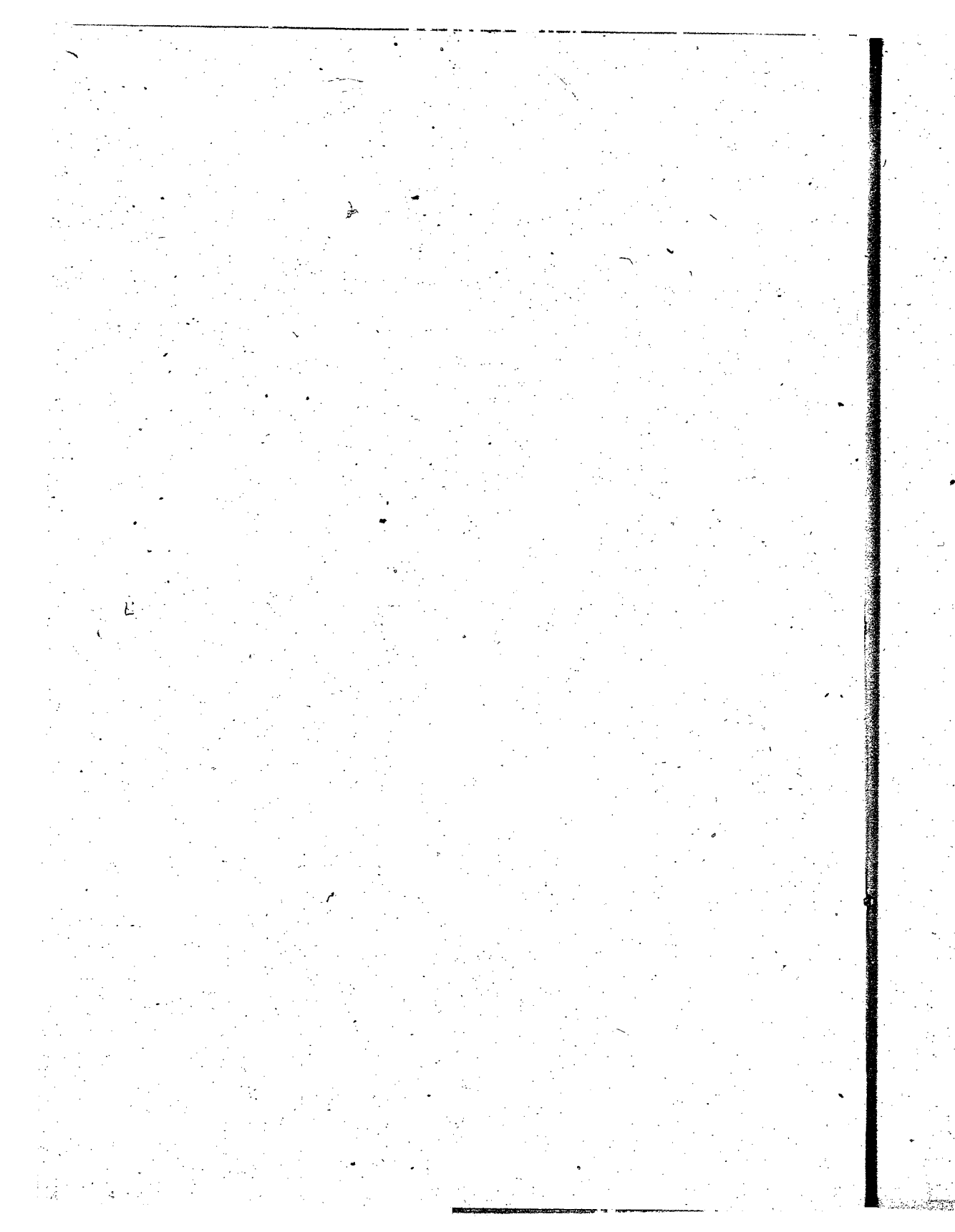
Puisse cette brochure faire connaître encore davantage ce que peut accomplir l'homme de bien, d'énergie, de persévérance et d'éducation, et nous nous jugerons amplement récompensés des veilles que nous nous sommes imposées pour lui donner la forme qu'elle a maintenant !

L'AUTEUR.

Un homme passe un quart de siècle, un demi-siècle à faire le bien, et personne n'en parle. Un autre a-t-il le malheur de succomber à une faiblesse inhérente à la nature humaine, immédiatement, son nom est traîné devant le public. Nous le demandons à nos confrères, quel bien produisons-nous, en agissant ainsi? D'ailleurs, est-ce bien là se conduire d'après les préceptes de la sagesse divine? Nous ne le croyons pas, et, cependant, le journaliste est pour ainsi dire forcé de donner, sous le titre général de nouvelles, tous les scandales qui affligent l'humanité. Ainsi le veulent les lecteurs : c'est un mal devenu nécessaire, et tout journal qui voudrait le jeter pardessus bord signerait, par là même, sa condamnation à mort.

Puisque le journalisme est ainsi fait qu'il faille repaître les lecteurs de toutes sortes de nouvelles, pourquoi ne pas leur mettre sous les yeux aussi les actes des hommes de bien? "La meilleure leçon, a dit La Harpe, est celle des *bons* exemples." Donnons-en donc de ces exemples à la jeunesse de notre pays. Faisons voir à ce jeune homme, qui débute dans la vie, ce que peuvent rapporter la bonne conduite, la persévérance et la sobriété unies. Disons bien haut à ces jeunes compatriotes, sans expérience encore : "Dans les places les plus importantes, l'admiration et l'estime sont le partage des lumières et de la sagesse; le blâme et le mépris, celui de l'ignorance et de la mauvaise conduite."

Il n'y a pas de véritable bonheur sur la terre; mais le bonheur, aussi grand qu'il est possible de l'avoir ici-bas, ne s'acquiert qu'en suivant les préceptes de la morale; c'est pourquoi Jean Jacques Rousseau a dit avec beaucoup de vérité : "S'il est



un seul exemple de bonheur, sur la terre, il se trouve dans un homme de bien.”

S'il en est ainsi, pourquoi ne mettrions-nous pas sous les yeux de nos lecteurs les exemples des quelques hommes que nous avons au milieu de nous et qui, par leur énergie, leur sobriété, leur persévérance, ont pu se faire un nom respecté ?... de ces hommes qui, partis du bas de l'échelle sociale, sont parvenus jusqu'au haut ; de ceux qui, issus de parents pauvres, se sont honnêtement acquis une aisance qui les met à l'abri de la misère, eux et leurs enfants ? de ces hommes, enfin, qui se sont fait une réputation qui restera, parce que cette réputation a été bâtie sur les seules bases solides que donnent les vertus du véritable chrétien, du citoyen intègre et du père de famille aimant et dévoué ?

Qui pourrait donc nous blâmer, si nous consacrons de longues heures (que nous devrions donner à un repos que demande la Nature,) à écrire la vie d'hommes exemplaires ; pour le *seul avantage* des jeunes gens qui pourront nous lire ? Nous n'attendons rien de plus de notre travail, et nous nous considérerons comme amplement récompensé, si nous pouvons ouvrir les yeux d'*un seul* de nos jeunes compatriotes sur la nécessité qu'il y a, pour parvenir, de suivre la carrière honnête et vertueuse de ceux que nous leur donnerons comme modèles à suivre.

C'est donc dans ce but *unique* que nous avons entrepris d'esquisser la vie d'un homme bien connu, dans le monde financier du pays : Monsieur François Vézina, caissier de la banque Nationale.

Nous devons ajouter que, pour faire cette esquisse aussi complète que nous la voulions, nous

avons grandement puisé dans une brochure intitulée :
" *Biographie de Frs. Vézina, caissier de la banque
Nationale,*" écrite, croyons-nous, par M. J.-C. Lan-
gelier.

Monsieur Vézina est le fils aîné de monsieur
François Vézina, maître boulanger, et de dame
Claire Moisan. Il naquit le 13 d'août, 1818, dans
la maison située à l'encoignure des rues St.-Joachim
et Ste.-Geneviève, dans le faubourg St.-Jean.

Curieuse coïncidence ! dit la *Biographie* dont
nous empruntons ces premiers détails, cette maison
appartenait, jusqu'à ces derniers temps, à M. J.-S.
Pâquet, banquier formé par M. Vézina.

M. Frs. Vézina aura donc atteint sa 60^e année,
le 13 du mois d'août prochain, et vous ne lui en
donneriez pas plus de 50. Sa figure est souriante,
franche, ouverte, pleine de dignité et de cette bon-
homie traditionnelle des anciens Canadiens ; de
sorte que l'on peut dire que la figure agréable de M.
Vézina relève encore tous les talents dont la Nature
l'a doué.

Il y a, dans les yeux et sur son large front, une
expression bien prononcée de candeur unie à beau-
coup de fermeté ; et, si Buffon ne s'est pas trompé,
lorsqu'il a écrit : " Le front est une des grandes
parties de la face," le physiognomiste peut lire
aisément ces deux dernières qualités, en voyant M.
Vézina.

Le premier colon, portant le nom de Vézina et
établi dans ce pays, en 1650, venait de la paroisse
de Reyrabul, pays d'Aunis, évêché de la Rochelle,
en France, et c'est à la sixième génération de cette
famille qu'appartient l'auteur de cette esquisse.

Le plus bel écusson de M. Vézina se trouve dans ces quelques lignes : “ C’est que la famille dont il descend est une des plus respectables du pays et une dont les annales ne sont marquées d’aucune tache.” Certes! il a bien le droit d’être fier de ce blason, si supérieur à celui de la plupart des nobles à tête couronnée. Voltaire, dont l’écu n’était ni noble, ni pur, a cependant écrit :

“ Vous mettez la grandeur
Dans les blasons, je la veux dans le cœur.”

Et M. Voltaire avait raison, quand il a dit cela.

Par une conduite toujours digne et sans cesse honorable, le caissier de la banque Nationale n’a pas cessé de marcher sur les nobles traces de ces aïeux et de ses aïeux : il avait reçu d’eux un nom sans tache, et il le remettra, dans le même état, à ses enfants.

Son père, respectable vieillard octogénaire, célébrait, le 30 d’avril, 1867, le cinquantième anniversaire de son mariage.

Ils vivent tous deux encore, aimés et respectés de tous ceux qui les connaissent.

M. Vézina a fait un cours classique au séminaire de Québec, et il le termina en 1840.

Quatre ans après sa sortie du séminaire, il épousa Mlle. Eléonore Rinfret dit Malouin, troisième fille de M. Remi Rinfret, maître maçon, citoyen respectable et intègre, qui fût un des plus grands amis de nos maisons d’éducation, ainsi que de l’Hôtel-Dieu et de l’Hôpital-Général.

De son mariage, M. Vézina a eu 10 enfants, dont 7 sont vivants. Deux ont appris, sous leur excellent père, l’économie financière, en même temps qu’ils

étudiaient l'économie morale. L'un est M. Adolphe Vézina, secrétaire et trésorier de la Caisse d'économie, et l'autre, M. Ludger Vézina, comptable de la même institution.

Ces deux messieurs sont les fils de leur père et c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'eux.

C'est surtout dans ce qui suit que le jeune homme qui veut parvenir, dans le concours des luttes de tous genres, trouvera un bon exemple à imiter.

A sa sortie du collège, en 1840, M. Vézina, se sentant un goût prononcé pour les opérations du commerce et des finances, se plaça chez MM. Babinéau et Gaudry, fournisseurs de la marine, pour le maigre salaire de £30 par année, ou \$10 par mois. Voilà, bien certainement, un très-modeste début. Cependant, le jeune commis, parti d'un échelon aussi bas, ne cessa de monter, monter encore, monter toujours, sans jamais perdre un pouce du terrain acquis. Et quel est le grand secret de cette ascension rapide et jamais interrompue? Il se trouve dans l'aptitude, comme première condition, puis dans l'énergie, la persévérance et la *sobriété*. C'est-à-dire que l'on ne saurait parvenir, même avec les plus grands talents, sans les trois dernières qualités, et surtout sans la sobriété. Quel est celui, en effet, qui n'a pas vu des hommes doués de tous les dons du génie, et qui sont, cependant, tombés au dernier degré de l'échelle sociale où ils avaient été forcément entraînés par leur intempérance?

Après 18 mois passés au service de MM. Babinéau et Gaudry, M. Vézina quitta cette maison dans des circonstances qui lui font le plus grand honneur.

L'hon. M. Massué et M. le notaire Defoy obtinrent son congé bien difficilement de ses premiers patrons, afin de le faire entrer au bureau de la compagnie d'assurance du Canada, alors sous la direction de M. Daniel McCallum. M. Vézina obtint, par ce changement, un salaire de £100. Les deux grands incendies de 1845 ébranlèrent tellement cette compagnie que, en 1846, elle dut cesser ses opérations : elle était ruinée.

Après cette sortie, amenée par des circonstances incontrôlables, M. Vézina ne fut pas longtemps sans emploi. Il passa, la même année, au bureau du surintendant des inspecteurs de bois, avec un salaire de £130.

A cette époque déjà, le mérite et les aptitudes de M. Vézina étaient connus et appréciés au dehors. Sa réputation d'administrateur et de financier était connue. C'est pourquoi, lorsque le Dr. Kimlin, secrétaire et trésorier de la société de construction de Québec, mourut, en 1848, plusieurs actionnaires de cette société, en autres MM. Eugène Chinic, Olivier Robitaille et Alexandre Lemoine, qui en étaient directeurs, insistèrent auprès du surintendant des inspecteurs de bois, M. Sharples, pour qu'il consentit à renoncer aux précieux services de M. Vézina, qu'ils voulaient faire nommer le successeur du Dr. Kimlin. M. Sharples consentit bien à regret au départ de son "meilleur employé canadien."

Les malheureux préjugés qui existaient, alors, contre notre race (préjugés qui n'ont pas encore tout disparu) firent que M. Vézina rencontra une vive opposition de la part des actionnaires d'origine anglaise, de cette race qui a trouvé les deux mots *fair play*, et qui les applique si mal, si injustement envers

nous. En dépit de cette opposition honteuse et déloyale, M. Vézina fut nommé secrétaire et trésorier, avec un salaire de £400.

On voit, par ce qui précède, que le jeune Vézina marchait à grandes enjambées.

Commençant sa carrière, dans le monde, aux humbles émoluments de £30 par année, il arrivait, après 7 ans seulement de course, à augmenter son salaire de £370. M. Vézina avait comme 30 ans, lorsqu'il devint le secrétaire et trésorier de la société de construction de Québec. Son essor avait été rapide; Mais il devait arriver plus haut. A son début, il avait compris le *sic itur ad astra* du poète latin, et il allait pouvoir se livrer à tous les élans de son âme. Nous allons le voir par la suite du récit.

En effet, M. Vézina ne tarda pas à faire voir, dans sa nouvelle position, comme elle était injuste l'opposition acharnée que l'on avait faite à sa nomination, ou, disons le mot, comme est stupide l'idée entretenue qu'un nom puisse faire l'homme.

Les affaires de la société étaient dans un état pitoyable; il n'y avait pas eu de bilan de fait depuis 3 ans; le Dr. Kimlin et son comptable, deux grands-z-héros anglais, avaient laissé derrière eux une vraie écurie d'Augias et il fallait un Hercule de la finance à la taille de M. Vézina, pour sortir de ce labyrinthe.

M. Vézina se mit résolûment à l'œuvre et il parvint, en peu de temps, à débrouiller les livres et les affaires de la société, qu'il résuma dans un bilan lucide et exact.

Tout en demeurant aux travaux qu'exigeait sa position, M. Vézina put trouver des loisirs suffisants à d'autres occupations.

L'année même où il prenait l'administration de la société de construction de Québec, il fondait, avec le concours de quelques amis et les membres de la société de St.-Vincent de Paul, la caisse d'épargne, dont il assumait, *sans rémunération*, la comptabilité et l'administration.

Cette institution, fondé le 21 mai, 1848, prit le nom de "Caisse d'Économie de Notre-Dame de Québec." A propos de cette œuvre, M. Vézina disait, dans un discours qu'il fit à Lévis, le 18 de mai, 1868, à l'occasion de l'ouverture de la succursale établie dans cet endroit: "Cette institution (celle de 1848) est née sous l'inspiration, sinon des principes économiques les plus purs, au moins des idées charitables et philanthropiques les plus éclairées, et ce n'est que pour se rendre utile aux pauvres de Québec que la société de St.-Vincent de Paul a créé l'œuvre de la Caisse d'économie de Notre-Dame."

Entrer dans tous les détails de l'établissement, des opérations et des succès de cette belle œuvre, nous mènerait trop loin, pour le présent. D'ailleurs, nous en avons déjà dit quelque chose, il y a 5 ou 6 semaines, et nous y reviendrons avant longtemps encore. Cette institution et "sa fille," la banque Nationale, méritent une esquisse à elles. Elles font, toutes deux, l'honneur non-seulement de Québec, mais l'honneur du pays tout entier.

Nous ajouterons seulement que la modeste institution de 1848, a, maintenant, une recette annuelle qui ne doit pas s'éloigner de *trois millions et demi de piastres*.

Quand arriva l'époque où la société de construction devait, d'après ses règlements, clore ses opérations, les actionnaires dont la confiance était

toute pour M. Vézina, le prièrent instamment de fonder une autre institution du genre. Il resta sourd, cependant, à toutes leurs instances, et leur donna pour raison de son refus que le système sur lequel reposait la société de construction était imparfait et qu'il préférerait un système permanent.

Si grande était la confiance inspirée par l'habileté financière de M. Vézina, que les actionnaires l'autorisèrent à faire le choix du système qui lui conviendrait.

Il se rendit à Toronto, pour y étudier le fonctionnement des institutions de ce genre, et il choisit le système sur lequel est fondée la " Société de Construction Permanente de Québec," établie en 1856. M. Vézina devint le secrétaire et trésorier de la nouvelle institution, avec un salaire de \$1200; mais il ne cessa point d'être l'administrateur des affaires de l'autre société, alors en liquidation, jusqu'à l'année 1863.

Nous sommes forcé de passer sur plusieurs détails; car nous avons hâte d'arriver à un document sorti de la plume de M. Vézina et qui est, sans contredit, un modèle de sagesse chrétienne.

Nous ne pouvons, néanmoins, y arriver avant d'offrir rapidement quelques nouveaux éclaircissements.

Dans le rapport des directeurs de la Caisse d'Economie, que M. Vézina présenta en 1848, il fit voir qu'il songeait déjà, à cette époque, à la formation d'une banque en rapport avec la Caisse d'Economie de Notre-Dame. Ce projet, qu'il a mûri le long espace de 12 années, fut mis à exécution en 1860: nous venons de nommer la fondation de la

banque Nationale, belle et grande institution franco-canadienne, qui fait le plus éloquent éloge de l'habileté financière de l'homme qui est l'objet de cette esquisse. Comme nous avons promis de revenir sur le sujet de ce noble rejeton de la Caisse d'Economie, nous passons outre.

M. Vézina a publié plusieurs écrits sur les questions économiques, entre autres une brochure intitulée: "Les Banques;" et deux autres sur le "Département de la trésorerie provinciale." Il a de plus écrit sur les associations qui sont souvent cause des grèves, sur les sociétés de construction, etc., etc.

Le premier de ces écrits était une critique du projet de loi sur les banques, soumis au parlement fédéral, par Sir John Rose, en 1869.

Il n'entre pas dans notre cadre de parler au long de ces écrits de notre Colbert, à nous. Nous dirons seulement en passant que M. Vézina est non-seulement un habile homme d'affaires; mais qu'il a étudié profondément toutes les questions qui se rattachent à l'économie politique, aux affaires mercantiles et à la finance; et, lorsqu'il écrit sur ces questions, ou qu'il en parle, son argumentation est nette, tranchée, raisonnée, et prouve qu'il parle avec connaissance de cause.

Voici le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce compatriote remarquable.

Corneille a écrit de fort belles choses; mais, suivant nous, les deux seuls vers suivants valent vingt fois mieux que son célèbre *qu'il mourût!* si justement admiré, cependant. Ils valent mieux en ce qu'ils comportent une morale chrétienne, tandis

que le *qu'il mourût!* ne nous présente qu'une morale païenne. Voici les deux vers :

“ Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien ;
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.”

Après avoir offert à l'admiration de nos lecteurs la persévérance, l'énergie, l'habileté de M. Vézina, montrons son plus beau côté qui lui assure une réputation encore plus solide, une réputation qui ne meurt point. En effet, dans 50 ans, on aura peut-être oublié l'économiste, le financier et l'écrivain ; mais on parlera encore de l'ami du pauvre et ce sera là son plus beau titre à la reconnaissance de ses compatriotes.

Nous citons de la *Biographie* déjà mentionnée.

“ Aux qualités du banquier et de l'homme d'affaires, M. Vézina réunit celles du bon citoyen et de l'homme de bien. Les œuvres de bienfaisance, la misère et l'indigence ont toujours trouvé en lui un auxiliaire généreux ; il aime le pauvre, la veuve et l'orphelin ; il est toujours prêt à rendre service. Comme un homme de bien, M. Vézina remplit ses devoirs religieux avec la sincérité d'un parfait chrétien. Aussi les citoyens du faubourg St-Jean le considèrent-ils comme un modèle ; quand ils parlent du “caissier” (c'est ainsi qu'on désigne vulgairement M. Vézina) ils n'en parlent que dans les termes les plus respectueux, comme on parle d'un homme qui est reconnu pour être un citoyen modèle sous tous les rapports.

“ Bien que par son économie et sa bonne conduite, M. Vézina se soit acquis une jolie aisance, il vit avec beaucoup de simplicité ; à la vie de grand gala, il préfère la vie de l'homme paisible, employant

à faire du bien ce que d'autres dépensent en partis de plaisir et en amusements.

Dans ses excursions temporaires à la campagne, pour prendre ses récréations, suivant ses habitudes d'au delà de 25 ans, il se plaît à converser avec le cultivateur, pour l'instruire sur ses devoirs de citoyen et lui donner des conseils sur tout ce qui concerne ses intérêts.

Dans ses relations intimes, M. Vézina est un des hommes les plus aimables; c'est là que se révèle toute la bonhomie de son caractère: il est affable, doux, joyeux et plein de réparties fines dans la conversation. Il aime beaucoup à causer, surtout d'affaires et de choses sérieuses; mais vous ne l'entendrez jamais vilipender ni dénigrer personne. S'il parle de quelqu'un, ce sera toujours pour en dire du bien ou atténuer des fautes ou des torts qui sont même notoires.

Que son âme doit être belle, celui qui mérite l'éloge que nous venons de reproduire! Quelle magnifique page de vertus publiques et domestiques!... Comme il doit être heureux celui qui sent battre, dans sa poitrine, un cœur aussi noble, aussi généreux, aussi grand, aussi chrétien!

S'il eût plu au ciel de peupler la terre d'hommes de la trempe de M. Vézina, quel besoin aurions-nous des refuges des pauvres, des prisons, des maisons de correction, etc.? Quelle nécessité y aurait-il de nous taxer pour nous faire protéger contre les voleurs, les meurtriers, les bandits?

Dieu ne l'a pas voulu; car la terre ne serait plus qu'un paradis, et nous aurions bien vite oublié qu'il y a une autre patrie.

“ Patriotes ! ce titre et saint et respecté,
A force de vertus veut être mérité.”

Si le poète que nous venons de citer ne s'est point trompé (et sous sommes certain qu'il a dit vrai) il n'y a pas, parmi nous, de plus grand patriote que M. François Vézina.

Il est vrai que des hommes se croient des patriotes, parce qu'ils font beaucoup de bruit, se meuvent, vont, viennent. Le même poète dit, dans le premier vers que nous copions ci-dessous, ce que l'on doit penser d'eux ; et, dans le deuxième vers, il peint M. Vézina et nous le montre tel qu'il est. Voici :

“ L'un n'est point patriote, et vise à le paraître ;
L'autre tout bonnement se contente de l'être.”

Le 5 juin de l'année dernière, M. Vézina écrivait une lettre remplie d'enseignements précieux pour les jeunes gens qui se destinent à une carrière mercantile.

Ce document leur “ montre toute l'importance de cette carrière, le haut rang qu'elle doit occuper dans l'ordre social, la conduite qu'ils doivent tenir, pour y réussir, en un mot tout ce qu'il faut pour se rendre excellent homme d'affaires, habile banquier et bon citoyen.”

Cette lettre, écrite sans prétention, renferme des avis de la plus haute sagesse, et, quant à nous, nous voudrions la voir répandue partout, la voir entre les mains de tous nos jeunes compatriotes, et nous voudrions pouvoir dire à chacun d'eux : “ Lisez cette lettre attentivement ; relisez-la ; méditez bien la sagesse des avis qu'elle contient ; suivez ces avis, et vous parviendrez.”

7

Si le document que nous allons en partie reproduire, traitait de quelques crimes affreux, de quelques horribles scandales ; si, au lieu des bons avis qu'elle renferme, cette lettre nous racontait les derniers instants d'un malheureux condamné, ses dernières convulsions, etc., tout le monde voudrait lire ou se faire lire la brochure nauséabonde. Ainsi est faite l'espèce humaine et nous ne la referons point. Tentons au moins de lui créer une plus grande curiosité pour ce qui est utile, honnête, grand, noble et généreux. Si nous réussissons, nous n'aurons pas failli à la noble mission du journaliste, qui est d'instruire chrétiennement.

M. Vézina n'eût-il écrit que cette lettre, qu'il aurait déjà grandement mérité de ses compatriotes, et fussions-nous certain qu'il n'y aurait qu'un seul de nos lecteurs qui voulût la lire et l'étudier comme elle le mérite, que nous n'hésiterions pas à la publier.

Voici comment M. Vézina entre en matière.

“ C'est par l'honnêteté, par l'industrie, la prudence, la persévérance et l'amour du bien public, que les contrées et les villes prospèrent : tout homme doit appliquer ses efforts à augmenter le bien-être et le progrès de son pays. Il n'y a pas de vertu plus noble et plus belle que le zèle du bien public. C'est lui qui porte un homme à sacrifier ses intérêts, ses convenances, ses inclinations à l'avantage général ; mais remarquez ceci : l'esprit de parti n'est pas le patriotisme ; l'un veut le triomphe d'un parti ; l'autre recherche le bien de tous ; l'un n'est qu'une imitation d'or, l'autre est de l'or.”

On ne saurait trouver, dans toute la Philosophie ancienne et moderne, des paroles plus sages,

des maximes plus purement patriotiques que celles que nous venons de rapporter ; et, quand on sait que celui qui les a exprimées, aussi clairement, les met lui-même en pratique, quelle force elles doivent avoir aux yeux de tout le monde !

Si les journalistes du pays voulaient bien se convaincre d'une chose : " que l'esprit de parti n'est pas le patriotisme, que c'est seulement une imitation d'or," nous verrions peut-être moins de ces querelles à coup de plume, où l'on s'éclabousse à qui mieux mieux, où des journaux se disant religieux, calomnient cruellement leur prochain ou, du moins, tous ceux qui ne pensent pas comme eux.

Continuons de citer.

" C'est dans ce but; (dit M. Vézina) que j'ai voulu sacrifier mes loisirs et appliquer les principes d'une éducation solide que de pauvres parents m'ont procurée, pour me former moi-même, par mes propres (mais bien faibles) talents, à me rendre aussi utile que possible à mes compatriotes.

....." Celui qui désire être un homme utile doit être un homme actif. Les hommes qui ne possèdent que des talents médiocres, s'ils sont actifs, font souvent plus de bien et acquièrent une plus grande influence que des hommes d'un mérite très-supérieur, mais plongés dans l'indolence; ce qui manque en force peut se compenser par la vitesse, et l'on voit des corps légers acquérir une plus grande puissance que celle des corps plus lourds, mais qui se meurent plus lentement.

..... Parmi les moyens les plus efficaces d'améliorations, nous pouvons placer en première ligne

les institutions littéraires et scientifiques; elles répandent le goût des recherches philosophiques, elles donnent des habitudes de discipline morale, elles excitent le désir de savoir et nous amènent à l'étude et à la réflexion. Elles sont particulièrement utiles à la jeunesse en ce qu'elles encouragent la culture des facultés intellectuelles, qui soit toujours le moyen le plus certain de succès dans toute profession."

Si, au lieu du luxe effréné qui mange, qui dévore tous les rangs de notre société franco-canadienne, nous avions plus de ces institutions littéraires et scientifiques dont parlent M. Vézina; si la jeunesse voulait bien comprendre que les ornements de l'esprit sont mille fois préférables aux ornements du corps pour lesquels, dans bien des cas, elle sacrifie plus que son revenu, nous verrions moins d'ignorance parmi la génération appelée à nous remplacer. Nous le disons ici, en famille, et sans intention de blesser qui que ce soit: "Nos jeunes gens sont, en général, d'une ignorance qui fait désespérer de l'avenir."

Une courte définition de l'ignorance personifiée, par Lemierre, se place ici à propos.

"Il est une stupide et lourde déité;

Le Tmolus autrefois fut par elle habité;

L'ignorance est son nom: la Paresse pesante

L'enfant à sans douleur au bord d'une eau dormante;

Le Hasard l'accompagne, et l'Erreur la conduit

De faux pas en faux pas, la Sottise la suit."

M. Vézina continue:

"La Providence m'appelait à l'état de banquier: je devais m'appliquer à connaître si je pouvais en posséder le caractère, les habitudes et l'administration."

Ici, M. Vézina, ne voulant pas définir lui-même les qualités nécessaires à un banquier, cite l'auteur qu'il va nommer.

“ Un homme de beaucoup d'esprit, qui s'est élevé au premier rang, après avoir passé par les grades inférieurs de la profession, et dont la parole s'autorise d'une expérience de trente-six ans, M. Gilbert, énumère comme suit les principales qualités nécessaires à un banquier, ou plutôt les faiblesses et les défauts contre lesquels il doit se tenir en garde :

“ Un banquier n'a besoin d'être ni poète, ni philosophe, ni savant, ni littérateur, ni orateur, ni homme d'état; il n'a besoin de posséder aucun talent brillant qui le distingue du reste des hommes, et même il vaut mieux qu'il n'en possède pas de ce genre.

“ Il suffit qu'il ait à un haut degré cette qualité pratique appelée *sens commun*. Le talent d'un banquier résulte de l'assemblage d'un certain nombre de qualités, dont aucune en particulier n'est éclatante, mais qu'il est rare de trouver réunies en la même personne.”

M. Vézina ajoute :

“ Ce serait une grande erreur de supposer que le commerce de banque est une routine et qu'il ne faut, pour l'exercer, ni science, ni habileté. Le commerce de l'argent emploie des facultés intellectuelles d'un ordre élevé et très-utile à la société; car la manière dont il est pratiqué exerce toujours une grande influence sur le bonheur de l'humanité.”

Citant encore Gilbert, M. Vézina fait voir que
“ l'indécision est un grand défaut, chez un banquier,

qui doit savoir, en toute question, balancer rapidement le pour et le contre. Le défaut de fermeté n'est guère moins fâcheux.

“ La promptitude et l'étourderie sont encore de grands défauts. C'est encore un grand défaut de se laisser dominer par des préoccupations personnelles, ou de tempérament, ou d'habitude.”

“ D'après ce que je viens de dire, reprend M. Vézina, il est facile de voir qu'il est utile à un banquier d'avoir des principes généraux. Quand il a donné une réponse, il ne doit y avoir rien à répliquer. En général, en cas de refus, il vaut mieux ne pas motiver. La science de la banque est si peu répandue, que les explications du banquier ne seraient pas comprises. D'ailleurs, quel raisonnement pourrait prouver à celui qui a besoin d'argent que le banquier n'a pas tort de lui en refuser ?”

Nous n'avons fait ces extraits que pour prouver une chose : C'est que M. Vézina, comme banquier, est souvent forcé de refuser, de paraître dur, peut-être ; mais qu'on veuille bien se rappeler que les fonds dont il a l'administration ne lui appartiennent pas, et qu'il a un devoir sacré à remplir : faire fructifier ces fonds, et non pas les prêter à des personnes d'un crédit douteux, ces personnes fussent-elles même ses frères ou ses plus grands amis.

Voici les belles maximes de M. Vézina, au sujet des qualités du bon citoyen et de l'homme de bien.

“ Quand les habitants d'un même-pays ont les uns avec les autres des rapports d'affaires, ils acquièrent évidemment des notions exactes sur les

principes d'équité et le droit de propriété ; la voix publique condamne chez eux les fausses balances et les faux poids, les fausses évaluations et les prix exorbitants : nous violons la justice et froissons la conscience publique, quand nous nous livrons à des spéculations dont les bénéfices nous enrichissons, si elles sont heureuses, mais dont les pertes retomberont sur nos créanciers, si elles ne réussissent pas.

“ Nous violons la justice, quand c'est au dépend d'autrui que nous entourons notre famille de bien-être, nos amis de soins hospitaliers et les pauvres de nos dons charitables. Une vertu qui ne peut être pratiquée qu'en violant la justice, n'est plus une vertu. J'ai toujours craint ces dangers.

..... “ Il est facile à un homme que l'on croit honnête, d'obtenir un succès déloyal, en abusant de la confiance que l'on a mise en lui ; mais aussitôt que son caractère est connu, il ne peut plus réussir, et l'habileté qu'il a déployée, ressemble à celle de l'homme qui tua sa poule aux œufs d'or. La probité l'eût soutenu sa vie entière, et une mauvaise action le réduit à la pauvreté et à l'infamie. Aussi, verrez-vous, généralement, les fripons être pauvres.

“ Si un homme est insensé d'espérer arriver à la fortune par des moyens déshonnêtés, il est encore bien plus fou, s'il espère que la fortune ainsi acquise pourra lui procurer quelques jouissances. Des jouissances ! est-il possible qu'un homme dans cette position y prétende ? non, voici ce qui attend le fripon : les dénonciations rigoureuses de tous les honnêtes gens, les terribles imprécations de ceux qu'il a ruinés, les reproches de sa famille dont il a déshonoré le nom, les accusations de sa conscience

dont il a étouffé les cris, le tonnerre irrité du Ciel dont il a outragé les lois !”

Jeunes compatriotes, qui aurez l'avantage de lire cette lettre de M. Vézina, n'oubliez jamais les préceptes qu'elle contient ; surtout, gravez-vous bien dans la mémoire la page sublime que nous venons de citer, et celle que nous allons reproduire. Ces pages renferment les maximes les plus nobles et les plus chrétiennes de la religion à laquelle vous appartenez :

“ Je vous conseille de n'avoir jamais de rapport avec un homme que vous savez être un fripon, alors même qu'il vous offrirait un marché qui, pour l'instant, vous serait avantageux. Moralement, il est de votre devoir de l'éviter ; mais c'est encore bien plus votre intérêt au point de vue pécuniaire ; car, croyez m'en, quoiqu'il puisse vous faire gagner de l'argent, au commencement, il arrivera à vous dépouiller. Encore une raison, c'est que votre réputation et même vos sentiments peuvent être en danger par ce contact.”

“ Les extraits qui précèdent, terminent la partie morale de l'admirable lettre de M. Vézina. Voyons, maintenant, les passages qui ont trait à la manière de s'acquérir une honnête aisance, ou, au moins, de se mettre à l'abri de la misère.

“ Le désir d'acquérir des richesses est une vertu ou un vice, selon le motif qui nous fait agir.

“ Lorsqu'un homme aspire aux richesses pour se mettre en garde contre les éventualités de la vie et les infirmités de l'âge, pour établir sa famille honorablement dans le monde, pour augmenter ses moyens de servir ses amis ou son pays, pour pouvoir

être plus charitable envers les malheureux, ou pour étendre l'influence de la Religion, ce désir est une vertu et il a toute raison d'espérer qu'avec de la prudence, de la loyauté et du travail, ses efforts finiront par être couronnés de succès.

“ Le seul moyen d'augmenter le capital, est l'épargne. Si vous dépensez autant que vous gagnez, vous ne serez jamais plus riche que vous n'êtes. Ce n'est pas ce qu'un homme gagne, mais bien ce qu'il économise qui forme sa richesse. Apprenez que les deux premières règles de votre arithmétique vous seront toujours avantageuses ; mettez en pratique l'addition et la soustraction. Ajoutez à votre capital actuel telle somme qu'il vous plaira ; retranchez-en la même somme, et dites-moi si ce capital n'est pas exactement ce qu'il était, avant les deux opérations.

“ Vous dites que vous dépensez peu, qu'importe ? dépensez moins que ce peu et, l'année prochaine, vous gagnerez d'avantage, car vous aurez le revenu de la somme que vous aurez épargnée. L'homme qui dépense tout ce qu'il gagne et qui espère que, par un heureux hasard, il arrivera à la fortune, tombera plus tôt dans la pauvreté ; car, en cas de mauvaises choses, il n'aura aucune ressource ; tandis qu'avec de l'économie, il peut mettre de côté quelque chose pour les mauvais temps. Combien de familles respectables sont tombées d'une belle position, qu'elles occupaient honorablement et dignement, pour avoir ignoré les quatre règles de l'arithmétique ! Si les chefs de ces familles avaient su vérifier les comptes de leurs banquiers, de leurs agents, de leurs marchands ou de leurs domestiques ; s'ils

avaient su comparer leurs dépenses et leurs recettes, et voir de quel côté penchait la balance, ils eussent évité tous ces malheurs.

“ Une notion élémentaire des principes de commerce suffit pour vous enseigner que, si un homme dépense plus qu’il ne reçoit, il tombera nécessairement dans la misère.

“ Et en acquérant quelque chose, vous gagnerez le respect, l’influence et la popularité. Faire de la fortune un acheminement aux honneurs, a ce double avantage de rendre les hommes plus désireux de l’acquérir et ceux qui la possèdent plus soigneux de la conserver, dans la crainte d’être obligé d’abdiquer leurs titres. C’est une bonne maxime, et elle devrait avoir encore cours pour l’état du banquier, celle qui dit qu’un homme qui ne prend pas soin de ses affaires, ne doit pas bien faire celle des autres. Ceux qui occupent des positions élevées doivent être nobles, généreux, magnanimes ; mais il ne faut pas être généreux au delà de ses moyens.

“ Ayez du respect pour le commerce ; le commerce ne prospérera jamais dans un pays où les jeunes gens, dont les parents peuvent à peine faire convenable figure, croient au-dessous d’eux d’entrer dans un comptoir, et préfèrent la réputation de fâneurs et de fumeurs ; il ne prospérera jamais dans un pays où l’on considère la fortune acquise par l’industrie comme méritant moins de respect que celle qui nous vient d’héritage ; il ne prospérera jamais dans un pays où les négociants, au lieu d’élever leurs fils de manière à en faire leurs successeurs, croient plus convenable de leur faire suivre les professions libérales ; il ne prospérera jamais dans un

pays où les négociants, sitôt qu'ils ont gagné quelques milliers de louis, grâce à ce même commerce, désirent en sortir et se mêler au monde élégant.

“ Qu'est-ce qui nous entoure de considérations ? Quelle est la profession qui en demande plus et de plus variées que celle du négociant ? Est-ce notre utilité comme citoyen ? Quelle est la classe qui a le plus de tendance à augmenter la richesse et le bonheur de l'État, si ce n'est celle du négociant ? Est-ce le caractère moral ? A qui est-il plus essentiel qu'au négociant qui, sans cela, n'inspire ni estime, ni confiance ?

“ C'est une chose très-regrettable de voir des gens qui ont réalisé quelque argent par le commerce, s'en retirer, eux et leurs capitaux, et diminuer ainsi le capital commercial du pays. Comment peut-on expliquer cette manie ? On dira : je suis indépendant ; je dirai : continuez, devenez riche. On dira : je suis riche ; je dirai : devenez plus riche encore. Plus vous aurez de fortune, mieux vous servirez votre pays et plus vous pourrez faire de bien. On dira : je deviens vieux.—Prenez un jeune associé ; vous aurez le capital et l'expérience, le jeune homme aura le travail et l'activité. On dira encore : j'ai travaillé assez longtemps, je désire me retirer et me donner un peu de jouissance. Prenez garde que la retraite ne soit pas un bonheur pour vous : pour un homme aux habitudes aussi actives, la solitude et la paresse n'auront aucun charme. C'est évidemment le moyen le plus sûr de vous rendre malheureux et d'abrégé vos jours que de choisir une position où vous n'aurez rien à faire.—Mais, enfin, je trouve plus honorable de me retirer des affaires, d'avoir une maison comme un grand seigneur et d'introduire

mes fils et mes filles dans le beau monde. Oh ! si c'est le motif, certainement vous avez raison ; si vous êtes devenu un si grand personnage, le plus tôt vous quitterez vos affaires, mieux cela vaudra.

....“ Ne nous donnons pas pour philosophes ; mais réunissons-nous pour notre édification et notre perfectionnement mutuel. En enseignant les autres, nous nous enseignons nous-mêmes ; en répandant nos bonnes idées, nous augmentons le bien. En même temps que nous étendons les satisfactions d'autrui, nous nous amassons à nous-mêmes une abondante moisson de pensées consolantes pour l'avenir.

“ Et soyez persuadés que, parmi tous les plaisirs de la vie présente, il n'en est pas de plus purs, de plus durables et de plus doux, pour un cœur bien placé, que celui que donne la conscience d'avoir contribué au bonheur de ceux qui nous entourent.”

Tels sont les traits les plus saillants de cette lettre remarquable par tous les conseils sages qu'elle renferme, et qui fait le plus grand honneur au cœur et à l'intelligence de M. Vézina.

Plusieurs personnes nous ont parlé de cette esquisse, que nous avons écrite dans l'intérêt tout particulier de nos jeunes compatriotes. Plusieurs ont offert de nous donner les détails d'incidents qui font voir que, si M. Vézina sait écrire de belles maximes, il sait aussi les mettre en pratique, ce qui est infiniment mieux que la théorie seule.

De ces beaux traits de la vie de M. Vézina, nous ne reproduirons que les deux suivants, vu le peu d'espace à notre disposition.

Il y a 7 ou 8 ans, une femme se trouvait dans un grand embarras au sujet du paiement d'une

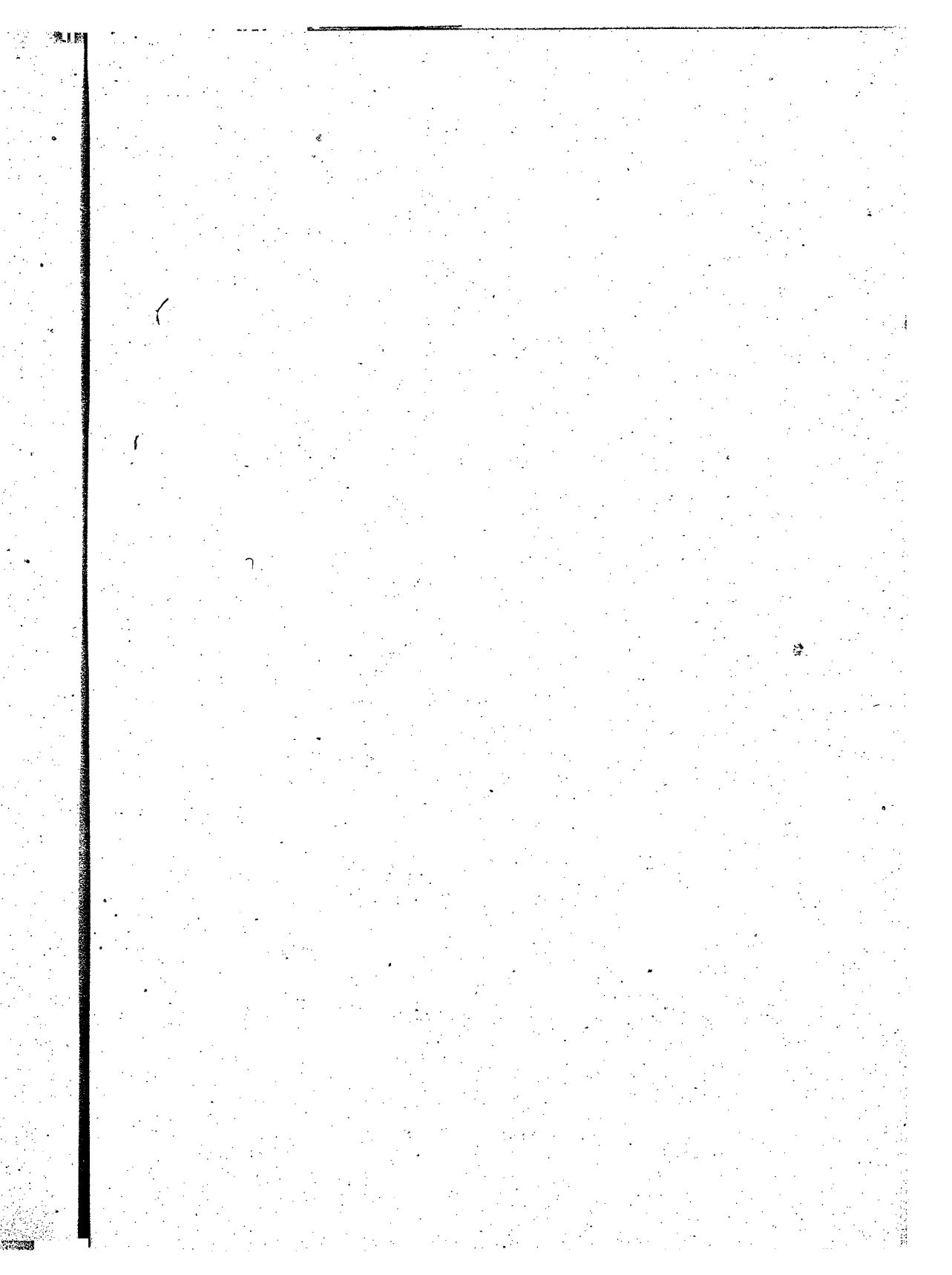
assurance sur la vie. La veuve désolée va trouver M. Vézina et lui raconte que, privée des moyens de faire ses versements réguliers, elle est pour perdre l'argent déjà déboursé et le montant qui lui reviendrait à la mort de la personne que son mari avait fait assurer. M. Vézina prêta, sans un seul sou d'intérêt, les deniers nécessaires, et, plus tard, cette mère de famille put toucher la somme qui devait la mettre, elle et ses enfants, à l'abri de la misère.

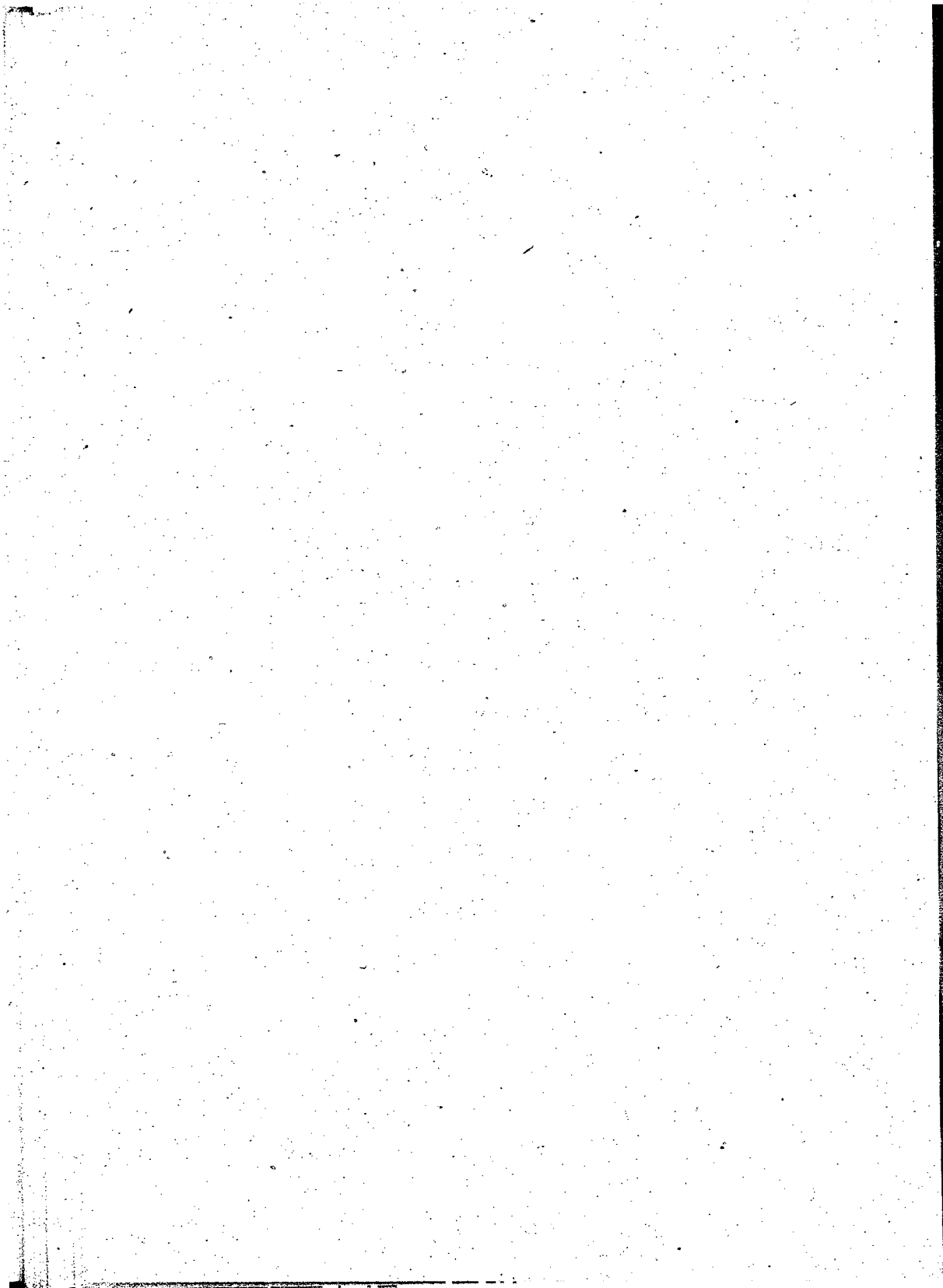
“ Ah ! disait cette femme reconnaissante, si M. Vézina meurt avant moi, je veux porter le deuil comme je porterais le deuil de mon père, et je le pleurerai comme on pleure un frère bien-aimé.”

L'année dernière, une autre femme qui, elle aussi, avait eu le malheur de perdre son mari, se voyait à la veille d'être poursuivie par la société de construction. Elle s'était adressée à plusieurs des officiers de cette société, un grand nombre de fois ; mais toujours en vain. Quelques-uns de ces messieurs avaient à peine daigné l'écouter.

La veuve, rebutée, découragée, ne savait plus que faire. Mais écoutons-la parler elle-même :

“ Je ne savais plus à quel saint m'adresser, dit-elle, lorsque des amis me conseillèrent d'aller trouver M. Vézina. J'avais eu si peu de succès auprès des “ gros bonnets ” de la société ; on m'avait montré si peu de sympathie, voulant à peine m'entendre, que je ne voulus pas, d'abord, me rendre à l'avis qu'on me donnait. A force d'instances, cependant, et pressée par la ruine qui me menaçait, je me décidai à aller voir ce monsieur Vézina qu'on me faisait si bon ; mais je croyais bien que, comme les autres officiers que j'avais déjà vus, il était bien trop gros





monsieur pour s'occuper d'une pauvre veuve à la veille d'être mise dans la rue, elle et ses enfants.

“ Je partis triste, abattue et presque sans espoir.

“ Je fus vingt fois sur le point de rebrousser chemin ; mais la nécessité d'améliorer la position de ma famille me donnait du courage, et je me rendis jusqu'à la porte du bureau du banquier. Le cœur me battait à me rompre la poitrine : “ M'écouterait-il ? voudra-t-il seulement me regarder, lui qui est encore plus gros monsieur que les autres *messieurs* qui m'ont reçue brusquement ? ” Telles étaient les questions que je me faisais, lorsque je mis la main sur le bouton de la porte. Je demandai à parler à M. Vézina, et c'était à lui-même que je parlais. Ah ! monsieur, quelle différence avec les autres que j'avais été voir, supplier et prier ! M. Vézina quitta son travail, insista pour que je m'assisse sur le sofa. Il s'assit lui-même à côté de moi et m'engagea avec douceur à lui raconter le sujet de mes inquiétudes.

“ Je lui racontai tout : mes démarches inutiles auprès des autres messieurs ; mes embarras financiers ; la ruine qui me menaçait, mes enfants et moi. Il m'écouta attentivement, quoique mon histoire fût longue, bien longue ; et, lorsque j'eus fini, il me promit de m'aider à débrouiller mes affaires et de m'obtenir le délai dont j'avais besoin.

“ Je n'entreprendrai pas de vous dire, mon cher monsieur, la joie qui s'empara de moi, en entendant cette bonne nouvelle. Je pus à peine remercier M. Vézina ; je pleurais comme un enfant ; car vous savez, monsieur, qu'on pleure de joie tout comme on pleure de chagrin. Ces larmes de joie, c'est l'exquise

bonté de cet homme qui me les faisait verser, et que Dieu bénisse à jamais M. Vézina !... Et savez-vous, monsieur, comment je m'acquitte de ma dette envers lui ?... On dit que Dieu se plaît à entendre la prière des veuves et des orphelins ; eh bien ! matin et soir, lorsque nous offrons au Ciel nos prières, nous mêlons le nom de M. Vézina et de sa famille aux noms de tous ceux qui nous sont chers ; nous appelons de toute l'ardeur de nos âmes réunies la récompense due aux bienfaiteurs des affligés. Nous devons à cet homme généreux d'avoir pu conserver les quelques biens laissés par mon mari."

Nous avons rapporté ce trait touchant, tel que nous l'avons recueilli de la bouche même de Mme... Nous l'avons raconté dans toute sa naive et poétique simplicité et nous aurions cru commettre un sacrilège, en y apportant quelques modifications. Ce bel exemple de charité chrétienne et la reconnaissance non moins chrétienne de la veuve, honorent celle-ci tout autant que M. Vézina.

Il existe, parmi les anciens, une très-belle croyance et qu'on aurait bien tort de vouloir ridiculiser. La voici :

Lorsque l'âme d'un mortel paraît devant le tribunal redoutable, Dieu, avant de la juger, penche son oreille vers la terre et écoute ce que disent du défunt les veuves et les orphelins, et la sentence de bonheur éternel ou du malheur sans fin, se prononce d'après les bénédictions qui s'élèvent vers son trône.

Cette légende poétisée dans l'imagination du peuple, appartient peut-être à la mythologie du christianisme non-reconnu par l'Église ; mais elle n'en est pas moins racontée avec une simple naïveté.

Dans tous les cas, elle doit faire le plaisir et la consolation de celui qui a reçu le beau et noble titre de consolateur des affligés.

Nous sommes à la veille de terminer cette esquisse d'un homme de bien, que nous offrons comme modèle à tous ceux qui débutent dans la vie. C'est en effet dans ce but que nous avons abrégé les heures dont la Nature a besoin pour récupérer les forces du corps, après une longue journée d'un travail ardu ; si nous nous sommes imposé ce travail surnuméraire, c'est afin de faire voir à la jeunesse ce que peuvent produire l'énergie la persévérance et la sobriété unies à une bonne éducation. Ce que M. Vézina a fait, d'autres peuvent le faire, en suivant l'exemple qu'il a donné.

Nous avons été grandement encouragé dans notre travail par des personnes qui ont tout notre respect, toute notre admiration, et nous les remercions de cette appui moral presque indispensable à celui qui écrit pour le bien général de ses compatriotes, tâche bien souvent incomprise et presque toujours ingrate.

Le lecteur nous permettra bien de reproduire une des lettres que nous avons reçues à ce sujet : elle est d'un homme très-distingué.

“ Cher monsieur,

“ Je ne doute pas que plusieurs personnes vous ont déjà exprimé leur satisfaction de voir paraître dans votre intéressant *Nouveliste*, la biographie d'un homme remarquable, d'un Canadien universellement estimé pour ses grandes qualités, d'un vrai patriote enfin : M. François Vézina, caissier et l'un

des fondateurs de la banque Nationale. J'ai dit *vrai patriote*, et je maintien mon expression, car, pour être patriote, il n'est pas besoin de prendre les armes, d'escalader des murailles ennemies et de tomber glorieusement sur le champ de bataille. Non; le vrai patriote, c'est celui qui, comme M. Frs. Vézina, passe sa vie en pratiquant le bien, en répandant autour de lui l'abondance, avec le bonheur et la prospérité.

“ Je me permets donc, moi aussi, cher monsieur, de vous adresser la présente lettre, pour féliciter bien sincèrement d'avoir, à l'instar de M. J.-C. Langelier, écrit la vie exemplaire du grand philanthrope, M. Frs. Vézina.

“ J'ai suivi avec intérêt votre magnifique notice, écrite avec un naturel parfait. Vous nous avez montré M. Vézina, alors qu'il était encore jeune homme, travaillant avec ardeur à se concilier l'estime de tout le monde et à se rendre utile à ses concitoyens.

“ Dans la seconde partie de votre travail, nous le retrouvons tel qu'il est aujourd'hui : probe, honnête, vertueux, financier accompli, citoyen honorable et entouré de l'estime de tout le monde.

“ Continuez, cher monsieur, la tâche admirable que vous avez si bien commencée, et vous aurez certainement droit à la reconnaissance de vos concitoyens.

“ Recevez les salutations bien sincères de votre ami dévoué.”

Cet esquisse, que nous avons dû faire à la hâte et la nuit, nous l'offrons telle qu'elle est comme ca-

cadeau de Noël à nos jeunes compatriotes. Il y a de l'or dans ce cadeau ; car le jeune homme qui voudra suivre le modèle que nous avons été si heureux de lui offrir, parviendra comme M. Vézina est parvenu ; comme ce citoyen honorable, il se créera une honnête aisance pour sa vieillesse. Il y a mieux que de l'or dans ce cadeau que nous faisons ; il y a ce que ce métal ne pourra jamais acheter : les vertus du père de famille, du citoyen et du patriote, dans la véritable acception de ces mots, c'est-à-dire l'acception chrétienne.

Quant à M. Vézina, il nous pardonnera d'avoir, 15 jours durant, mis son nom devant les yeux de nos lecteurs. Notre excuse se trouve dans la maxime que nous avons écrite, en commençant cette notice biographique : "Que l'exemple du bien est contagieux tout comme l'exemple du mal." Si d'autres journaux se plaisent à reproduire les scandales, les nouvelles à *sensation*, etc., pourquoi nous refuserait-on le droit de montrer l'homme de bien dans toute sa beauté ? Pourquoi ne devrions-nous pas dire : "Voyez-vous cet homme ? . . . Savez-vous pourquoi il a conquis l'estime, la confiance, le respect de tout le monde ? . . . Lisez sa vie, et vous verrez comment on arrive à cet honneur ; suivez la même voie, et la génération de votre époque bénira votre nom, comme la génération actuelle bénit le nom de François Vézina.

A. BÉCHARD.